

histoire de l'abbaye suite...

1944-1952

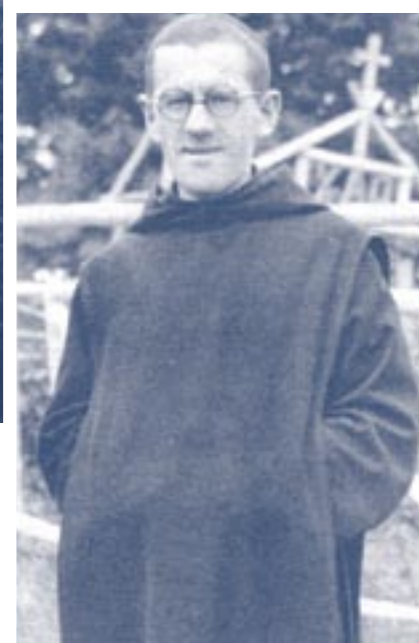
Le 17 janvier 1944, dom Léonce Crenier annonçait à la communauté de Saint-Benoît-du-Lac que sa démission de la charge priorale avait été acceptée par Rome et qu'elle devenait effective le jour même. Le lendemain, à 11h00, les dix-sept moines de chœur profès solennels se réunissaient dans la salle du chapitre pour procéder à l'élection de son successeur. Le Père Marie-Louis de Riotord, capucin, qui avait effectué la visite canonique le mois précédent, était de nouveau présent avec mission de présider l'élection. Ce rôle aurait dû normalement être tenu par le supérieur général de la Congrégation de France, mais il en était empêché par la guerre et la rupture des communications avec l'Amérique. D'ailleurs le Père Marie-Louis en tant que mandataire du Délégué Apostolique disposait de toute la compétence juridique requise et, en outre, jouissait de la pleine confiance de la communauté. L'élection fut rapide, dès le premier tour de scrutin les suffrages se portèrent à l'unanimité sur dom Georges Mercure. Le nouveau prieur était âgé de trente-neuf ans et profès depuis dix-huit ans. Septième supérieur de Saint-Benoît-du-Lac, il était le premier canadien à accéder à cette fonction, tous ses prédécesseurs venaient de France.

Moine et musicien

Dom Mercure naquit à Drummondville le 23 juin 1905, le huitième enfant d'une famille qui en comptera dix. Son père, un homme d'affaires bien connu dans la région pour sa réussite professionnelle, s'impliqua activement dans le développement de sa ville et en fut le maire à deux reprises. Sa mère, Marie-Louise Smith, appartenait à une famille de musiciens ; un de ses cousins, Alphonse Lavallée-Smith, fonda le Conservatoire de Musique de Montréal en 1905. On faisait beaucoup de musique à la maison et le jeune Georges en particulier montra un talent exceptionnel pour le piano. Il reçut ses premières leçons de monsieur Henri Schampeart ; dès l'âge de cinq ans, selon une tradition familiale, il était en mesure de jouer devant un public.

En 1918, Georges entra comme pensionnaire au Collège Sainte-Marie de Montréal pour y faire son cours classique. Il poursuivit en même temps sa formation musicale avec le professeur Henri Letondal pour l'orgue et Hervé Cloutier pour le piano. Il semblait donc s'orienter vers une carrière musicale quand, à la surprise générale, il annonça à la fin de sa Rhétorique, qu'il allait interrompre ses études et entrer au prieuré bénédictin de Saint-Benoît-du-Lac. Son entourage eut du mal à accepter qu'un jeune homme de dix-huit ans si riche de dons intellectuels et artistiques renonçât si abruptement à un avenir prometteur. Sa famille n'était certes pas opposée à une vocation religieuse, mais aurait souhaité qu'il choisît une communauté bien connue plutôt que ce petit monastère qui végétait au fond des Cantons de l'Est. Georges, malgré les pressions, maintint sa décision et, le 11 janvier 1924, se présenta comme postulant au prieuré. Le 9 février il reçut l'habit bénédictin et commença son noviciat.

Dom Georges Mercure, prieur (1944-1952)



Le supérieur de l'époque, dom Paul Cosse, perçut rapidement la qualité de cette jeune recrue et en fit l'éloge en termes chaleureux à son abbé, dom Jean-Louis Pierdait. Il le présenta comme un charmant enfant, et, ce qui n'est pas à dédaigner, un excellent accompagnateur. Le 11 juin 1926, le frère Mercure émettait ses vœux simples, et deux mois plus tard s'embarquait sur l'Empress of Scotland pour la France afin d'y faire ses études de philosophie et de théologie à l'abbaye fondatrice de Saint-Wandrille. Le Père Cosse confiait à dom Pierdait que la perspective de perdre un novice modèle et un organiste parfait ne me sourit guère... Je ne cache pas que c'est pour moi une véritable peine de me séparer du P. Mercure, notre modèle au noviciat... Il ne donne pas sa confiance facilement, il a de la vie monastique une très haute idée et s'efforce en tout de vivre sous le regard de Dieu.

Le 11 juin 1929, le Père Mercure s'engageait sans retour dans l'Ordre de Saint-Benoît par la profession solennelle ; trois ans plus tard, le 22 juillet 1932, il était ordonné prêtre par M^{gr} Du Bois de Villerabel, archevêque de Rouen. Durant les mois qui suivirent, il étudia l'orgue à la Schola Cantorum de Paris puis fit un séjour prolongé à l'abbaye de Solesmes pour y parfaire sa connaissance théorique et pratique du chant grégorien. En juillet 1933, il rentra au pays après sept longues années d'absence. Ces années françaises furent déterminantes pour sa formation intellectuelle, musicale et monastique. Il avait beaucoup appris là-bas et c'est toujours avec

une gratitude teintée d'humour qu'il évoquera par la suite ses confrères et ses maîtres de Saint-Wandrille.

Maître de chœur

À Saint-Benoît-du-Lac la communauté accueillit avec la plus vive joie et une certaine curiosité ce confrère si longtemps absent et dont on disait tant de bien. Elle attendait aussi beaucoup de lui, surtout en ce qui concerne la liturgie et le chant choral. Un mois après son retour, le 19 août 1933, le Père Prieur de l'époque, dom Léonce Crenier, le nommait maître de chœur avec la consigne d'introduire l'exécution du chant grégorien d'après les principes de l'École de Solesmes. Cette dernière précision n'était pas anodine car à l'époque faisait rage une polémique qui opposait Saint-Wandrille à Solesmes et leur champion respectif, dom Lucien David à dom André Mocquereau. Le débat portait sur l'interprétation des manuscrits médiévaux et sur la manière d'en exécuter les mélodies. Dom Pothier, l'ancien abbé de St-Wandrille, avait fait œuvre de pionnier en ce domaine, mais certaines de ses conclusions, du moins telles que reprises et systématisées par son disciple dom David, furent âprement contestées. Dom Mercure que ces questions passionnaient étudia les deux théories et après son séjour à Solesmes il ne fit plus de doute pour lui que là se trouvait la vérité grégorienne. Mais sa situation était délicate, il lui était pénible de décevoir et de peiner dom David, un confrère respecté et aimé, en se rangeant dans le camp adverse. À St-Wandrille, le vieux et pacifique Père Abbé, dom Pierdait, s'expliquait mal

que le chant grégorien pût à ce point échauffer les esprits. Il faisait part de sa désapprobation à dom Crenier en termes bien sentis : Je ne veux pas de polémique contre Solesmes, ni contre personne... De grâce, qu'il en soit fini de ces discussions... elles m'écoeurent. Est-il donc si difficile de laisser chacun abonder dans son sens ? Cette polémique avait eu des échos à Saint-Benoît-du-Lac, et même un moment divisé la communauté. Le Père Prieur intervint avec énergie et trancha en faveur du chant de Solesmes en invoquant comme raison déterminante : la paix dans la communauté. La majorité de ceux qui sont compétents étant en faveur de Solesmes.

La tâche première de dom Mercure comme nouveau maître de chœur fut de redonner un second souffle au chœur et à la schola du prieuré, qui d'ailleurs étaient loin d'être médiocres. Il a trouvé que nous chantions beaucoup mieux qu'à Saint-Wandrille, rapportait dom Crenier à dom Pierdait. Du 19 au 25 août il donna à la communauté une session intensive de cours où il exposait le système de chant de Solesmes. Pressentant quelque résistance, le P. Prieur avait mis en garde contre le dégoût et le découragement qui pourraient nous menacer au cours de cette rééducation. Dom

Mercure se révéla d'emblée un maître exceptionnel. Son dynamisme, son sens artistique, ses talents pédagogiques et aussi son autorité incontestée, et même redoutée à certains moments, lui permirent d'obtenir de ses élèves le maximum de participation. La qualité du chant s'accrût donc rapidement au point que le Père Prieur pouvait conclure le 15 avril 1934 : Nous avons beaucoup travaillé mais à présent, de l'avis de tous, le chant ici est d'une grande beauté... Des Américains protestants venus passer la Semaine sainte ont dit qu'ils n'avaient jamais entendu de si beau... Deux ans plus tard, de retour d'Europe où il avait visité plusieurs monastères, il écrivait dans le «Bulletin de Saint-Benoît»... il semble que le chant ait déjà atteint au monastère une grande perfection. Je n'ai nulle part ailleurs entendu exécuter plus parfaitement le chant grégorien avec les nuances infinies que demande la méthode de Solesmes. S'il est permis de mettre au compte de la fierté paternelle une appréciation aussi bienveillante, il n'en reste pas moins que Saint-Benoît-du-Lac est de plus en plus considéré dans les années 1930 comme un des hauts lieux du chant grégorien au Québec, et le mérite en revient sans conteste au Père Mercure.

Intense apostolat grégorien

Ce jeune moine de trente et un ans doublé d'un artiste était déjà reconnu comme un maître ; sa réputation et les résultats obtenus au prieuré lui valurent de nombreuses invitations à aller donner des cours et des conférences, en particulier dans les séminaires et les communautés religieuses. La ferveur grandissante pour le chant grégorien au Québec ne pouvait que le réjouir et il ne se refusa pas à faire bénéficier différents auditoires de son expérience et de ses connaissances, entre autres à Montréal, Sherbrooke, Sorel et Nicolet. Cependant, en raison de ses obligations monastiques, il ne put donner suite qu'à un nombre limité de ces invitations. Il prépara avec un soin tout particulier la «conférence-audition de chant grégorien» qu'il donna avec un groupe de moines, le 14 novembre 1936, à Montréal en la chapelle du collège Saint-Laurent, sous la présidence de M^{gr} Olivier Maurault, recteur de l'Université de Montréal. Six cents personnes y assistèrent ainsi que l'élite intellectuelle et musicale de la métropole. Cette soirée, très réussie comme en témoignent les comptes rendus des journaux, prit valeur de consécration dans les milieux musicaux.

Tous les ans le Père Mercure organisa aussi au monastère des «Semaines grégoriennes». Un programme soigneusement gradué permettait au fil des sessions périodiques de former des maîtres. Les participants – séminaristes, religieux et religieuses en majorité – en plus de recevoir un enseignement théorique et pratique avaient l'avantage très apprécié d'entendre sur place le chœur des moines à la Messe et aux principales Heures liturgiques. Dans le but d'assurer une plus large diffusion à sa pensée et à sa méthode, dom Mercure publia en 1937 un volume de 253 pages intitulé «Rythmique grégorienne» avec une préface du cardinal Villeneuve de Québec et une autre de M^{gr} Gauthier, archevêque-coadjuteur de Montréal. Que les deux plus hauts dignitaires de l'Église au Québec aient accepté de préface ce livre marque bien l'estime exceptionnelle qu'ils portaient à l'auteur et à son œuvre.



Dans les années 1930 et 40, pour diffuser une œuvre musicale ou vocale le disque phonographique offrait le support le plus récent et le plus populaire. Dès 1935, le Père Mercure va l'adopter et, avec une schola de moines triés sur le volet, il inaugura une longue série de disques. À l'origine, son objectif était purement pédagogique et se limitait à illustrer par des exemples sonores – distribués en douze disques - son enseignement, sa méthode et les exposés de la «Rythmique». Très tôt il vit le parti qui pouvait être tiré de cette technique pour promouvoir la cause du chant sacré et il éditait en de nombreux albums les plus belles mélodies du répertoire grégorien. L'accueil du public et de la critique fut excellent. Le cardinal Villeneuve lui écrivit : Vos disques figureront dignement dans les discothèques musicales de France et du monde entier. Ils n'ont rien à craindre du voisinage des réalisations les plus achevées. Le Père Mercure dut être particulièrement sensible aux éloges de monsieur Éthelbert Thibault, p.s.s., maître de chapelle au Grand Séminaire de Montréal et directeur de son célèbre chœur : Par vos disques vous rendez possible à tout le monde l'audition des mélodies grégoriennes exécutées avec une rare perfection.

Le premier à se féliciter de l'apostolat grégorien du Père Mercure était sans doute son prieur, dom Crenier. Et pour plusieurs raisons : cet apostolat répondait à un besoin manifeste et était fortement encouragé par les autorités de Rome, en outre, tout en se faisant une publicité de bon aloi, le monastère apportait à l'Église au Québec une contribution liturgique importante sans déroger à sa vocation contemplative. Bien que modeste, la réussite commerciale de cette initiative discographique ne le laissait pas non plus indifférent et lui ouvrait des perspectives qui débordaient l'horizon esthétique et liturgique. Ces disques, qui obtiennent un si beau succès au Canada français, pourquoi, raisonnait-il, ne leur trouverions-nous pas un marché plus vaste et même international ? Il suffirait d'éditer les «Messes du dimanche» qui sont chantées dans tous les lieux de culte de l'Église catholique de sorte que ces disques pourraient être vendus dans tous les pays du monde ... Je crois que nous avons une fortune entre les mains et le moyen de payer la dette et même de construire le reste du monastère, comme Dom Lefebvre a construit l'abbaye de Bruges avec son missel ... Il y a donc un apostolat grandiose à faire, et comme «l'ouvrier est digne de sa nourriture» dit saint Paul, nous en profiterons matériellement. Dom Mathys, son cellérier, qui pourtant avait l'habitude de voir grand, se montra cette fois sceptique, les difficultés de réalisation, expliqua-t-il, s'avéraient si grandes que ce projet de mondialisation en devenait chimérique. Tous deux durent se rabattre sur des moyens moins mirobolants pour éponger la dette.



Sous-Prieur et professeur

Dom Mercure aurait souhaité s'en tenir à ses travaux de grégorianiste, ce qui déjà exigeait de lui beaucoup de temps et d'énergie, mais le Père Prieur découvrait chez lui d'autres aptitudes dont pourrait profiter la vie communautaire. Impressionné par ses bons rapports avec ses confrères et sa maturité humaine et monastique, il le nomma Sous-Prieur dès le 26 octobre 1934 et en faisait ainsi son plus proche collaborateur. Le Père Mercure fut donc à ce titre initié aux problèmes de tous ordres qui étaient alors à l'ordre du jour et appelé le premier à donner son avis lors des délibérations du conseil et du chapitre. Au cours de ces années, de graves décisions furent prises, tout particulièrement celle de construire un nouveau monastère (1939-1941). Il s'y montra résolument favorable dès le début ; tout au long des travaux il soutint dom Bellot et s'enthousiasma pour le caractère novateur de ses conceptions architecturales.

Sa contribution à la vie intellectuelle de sa communauté fut également marquante. De 1934 à 1943 il enseigna la théologie dogmatique à ses jeunes confrères destinés au sacerdoce. Rien ne semblait pourtant l'avoir prédestiné à cette charge. À Saint-Wandrille, il ne paraît pas avoir manifesté de dispositions particulières pour cette discipline puisque dom Pierdait écrivait au Père Crenier le 17 février 1933 :

Vous avez tort de penser au Père Mercure pour lui confier l'enseignement de la théologie. Il n'est pas fait pour cela, il lui faudrait énormément de travail ... et il n'y réussirait pas. Il est né musicien, ne le sortez pas de sa voie. Le Père Crenier en jugea autrement et il n'eut pas à s'en repentir. Les étudiants n'eurent que des éloges pour leur professeur. Il introduisit la méthode pratiquée au studium de Saint-Wandrille par dom Lucien Chambat, un maître théologien dont il garda toujours un souvenir admiratif. Plutôt que de recourir aux manuels alors en usage, professeur et étudiants s'immergèrent dans la «Somme théologique» de saint Thomas d'Aquin. Cette fréquentation directe et quasi quotidienne du chef-d'œuvre du Docteur angélique permettait ainsi de s'imprégner de sa richesse doctrinale.

Au cours des dix années qui suivirent son retour d'Europe, le Père Mercure avait donc acquis une vaste expérience et gagné la confiance de son supérieur et de ses frères, son élection à la fonction de prieur conventuel ne fut pas une surprise et elle allait inaugurer un nouveau chapitre à l'histoire de l'abbaye.

(à suivre)

Dom René Salvat, o.s.b.

LIVRES LUS AU RÉFECTOIRE

- Gabrielle Roy, *Le pays de Bonheur d'occasion*, Boréal, 2000.
- Mary Jane Losier, *Pour l'espoir et la dignité des lépreux de Tracadie*. Amanda Viger, religieuse hospitalière. Éd. de la Francophonie, 2003.
- Anselm Grün, o.s.b., *Invitation à la sérénité du cœur*, Albin Michel, 2002.
- Hélène Carrère d'Encausse, *La Russie inachevée*, Fayard, 2000.
- Élisabeth Arnould de Pirey, *De Gasperi, le père italien de l'Europe*, Téqui, 1991.
- Timothy Radcliffe, o.p., *Que votre joie soit parfaite*, Cerf/Fides, 2002.
- Paul Beauchamp, s.j., *Cinquante portraits bibliques*, Seuil, 2000.